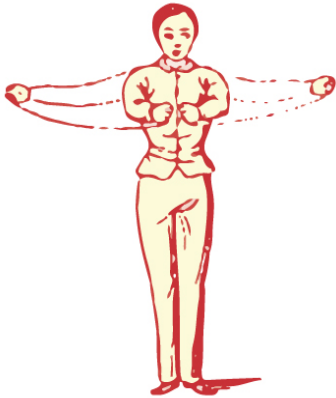


Quelques éléments d'*Un cas pas si rare*, présenté par Jean-Pierre Deffieux



Frédérique Bouvet

Le terme de psychose ordinaire est une entité clinique reconnue dans notre champ. En 1998, lors des journées consacrées à la Convention d'Antibes¹ Jacques-Alain Miller décrit une psychose qui ne présente pas de symptômes extraordinaires ; il va opposer les psychoses de type *chêne* et celles de type *roseau*.

Les psychoses *chêne* où « le cas se présente comme normal, le moment où ça craque, ça craque vraiment, on a les gouffres et tout le tremblement [...] lorsque le symptôme est du modèle *chêne*, quand la tempête arrive le déclenchement est patent. Lorsque la structure tient plutôt sous l'aspect *roseau*, que le sujet a élaboré un symptôme en glissade, à la dérive, le cas ne prête pas à un franc déclenchement ». J.-A. Miller ajoute que les psychoses ordinaires font essentiellement partie de cette seconde catégorie et que le contraste entre un avant et un après n'est « pas aussi marqué ».²

Auparavant, dans son cours « De la nature des semblants », J.-A. Miller a évoqué la psychose non déclenchée avec une rature forclusive *du* Nom-du-Père [rajout] (NP ou P₀) sous la barre. Il a ajouté des fonctions de compensation (C), *des* Noms-du-Père de compensation, au-dessus de la barre :

C(NP)
P₀

Ce serait alors une manière d'écrire la métaphore délirante, mais cette conception, souligne-t-il, relève « de cette problématique du manque qui n'a pas de sens hors du régime œdipien de l'Un-tout-seul »³, soit de la métaphore paternelle :

NDP
DM

« Ça rencontre peut-être une certaine limite quand on se trouve en présence non seulement de psychose non-déclenchée, mais aussi, pourquoi pas, de psychose non déclenchables »⁴ Ce

* Cf. Deffieux J.-P., « Un cas pas si rare », in IRMA, *La Conversation d'Arcachon. Cas rares : Les inclassables de la clinique*, (1997), Paris, Agalma/Seuil, 2005, p. 11-19.

¹ La Convention d'Antibes est le fruit de travaux sur la psychose, présentés dans un cycle de trois *Conversations* des Sections cliniques qui ont eu lieu à Angers (1996), Arcachon (1997) et enfin à Cannes (1998).

² Miller J.-A., « Psychoses chêne et roseau », in IRMA, *La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes*, Cannes (1998), Paris, Agalma/Seuil, 1999, p. 276.

³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, cours du 18 décembre 1991, inédit.

⁴ *Ibid.*

sont les prémices du *Compensatory Make Believe (CMB)*, du faire-croire compensatoire du Nom-du-Père⁵.

Un avant la psychose ordinaire dans le Champ freudien

Plusieurs travaux ont été publiés au sujet de psychoses non déclenchées avant 1998. Dossia Avdelidi les a commentés récemment dans sa thèse⁶ très documentée. J'en citerai deux : Marie-Hélène Brousse⁷ a noté qu'il existe des cas où il n'y a pas de déclenchement, ni de phénomènes élémentaires ou encore de délire. Quelles sont alors les conditions de stabilisation de la psychose ? Elle déduit qu'une nouvelle clinique différentielle s'impose. Celle-ci permettrait alors de faire une distinction entre psychose déclenchée, psychose non déclenchée et psychose stabilisée.

Anne Lysy⁸, pour sa part, fait l'hypothèse que la suppléance répare le nœud borroméen de manière à ce que le déclenchement n'ait pas lieu. La psychose de Joyce est alors non déclenchée mais aussi non déclenchable. Elle soulève deux questions cliniques : tout d'abord, comment repérer une psychose avant son déclenchement ? Il serait possible de repérer les effets de la forclusion avant le déclenchement dans le rapport du sujet à l'imaginaire et au signifiant ; ensuite, comment distinguer une suppléance qui empêche le déclenchement, d'une suppléance qui remédie au trou mais n'arrive pas à empêcher un déclenchement ?⁹ La réponse d'A. Lysy tient compte de la définition du symptôme du tout dernier enseignement de Lacan en 1975 : « il ne s'agit plus seulement de la structure signifiant/signifié, mais de la lettre, qui condense la jouissance hors chaîne, qui a donc un versant réel, a-dialectique »¹⁰.

Un cas pas si rare

Il s'agit de B., un homme âgé de trente-six ans, héritier d'une grande famille d'Europe du Nord qui ne présente pas de symptômes extraordinaires de la psychose. Il se plaint de son manque d'énergie, de son absence de volonté, de son incapacité, son envie de rien, son arrêt dans la vie et de son absence de détermination. Pour J.-P. Deffieux, « Il y a, à la fois, chez lui, rupture et possibilité de refaire les nœuds. »¹¹

À dix-sept ans, B. arrête ses études sur un coup de tête. Il les reprend quelques années plus tard, obtient brillamment son bac en candidat libre. Puis il monte trois modestes entreprises dont la dernière en ébénisterie – dans lesquelles il a toujours travaillé seul mais sous la coupe de son père. Après avoir eu un article élogieux dans un magazine de décoration, il décide une cessation d'activité. Il dit alors que depuis plusieurs années, il voulait « rompre avec la société de consommation » et avec le comportement rigide de sa famille¹². Dans la perspective de travailler dans un pays du tiers-monde, il fait des études d'écologie, dont il sort premier de sa promotion en 1994.

⁵ Cf. Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 48, « Vous avez une différence entre les psychoses qui peuvent être déclenchées et celles qui ne le peuvent pas. »

⁶ Avdelidi D., *La psychose ordinaire. La forclusion du Nom-du-Père dans le dernier enseignement de Lacan*, Rennes, PUR, 2016.

⁷ Cf. Brousse M.-H., « Question de suppléance », *Ornicar ?*, n° 47, 1988, p. 65-73.

⁸ Cf. Lysy A., « Ce qu'on appelle des psychoses "non déclenchées" », *Les feuilletts du Courtil*, n° 12, 1996, p. 105-112.

⁹ Avdelidi D., *La psychose ordinaire, op. cit.*, p. 203.

¹⁰ *Ibid.*, p. 108.

¹¹ IRMA, *La Conversation d'Arcachon...*, *op. cit.*, p. 162.

¹² *Ibid.*, p. 158.

Par ailleurs, dans le domaine affectif, si B. plaît aux femmes, il les quitte dès qu'il est question d'un engagement. C'est ce qui se produit en mars 1994. Il fait alors une rencontre passionnelle homosexuelle qui dure trois mois. Pour surmonter cette séparation, il travaille beaucoup. Il reconnaît avoir été attiré par des hommes auparavant, mais en avoir été retenu par la morale paternelle. Après cette rupture, il a de multiples et éphémères aventures avec des hommes.

Depuis 1995, rien ne va plus. Inscrit à la fac pour continuer son cursus, il ne peut plus rien apprendre. Il vit du Revenu Minimum d'Insertion (RMI), fréquente le milieu homosexuel, sort beaucoup, noue des liens superficiels. À trente-cinq ans, il rompt avec la fêrulerie du père, coupe peu à peu tous les liens familiaux. Jusqu'à cet âge, il avait deux appuis dans la vie, « la règle paternelle et l'artisanat qui, pour lui, avait une valeur très importante : le souci du bien et du beau faire »¹³. Un troisième appui consiste dans une pratique perverse à nouer le corps et l'*ego*. B. faisait de quinze à vingt-cinq ans des photos de son corps nu devant le miroir, photos qu'il prenait et développait lui-même. Puis, il se masturbait. La rupture avec un homme et celle avec le père le font vaciller. Cependant, cet homme trouve d'autres nouages, un phénomène psychosomatique, un psoriasis et une discrète métaphore délirante¹⁴ autour du bois. J.-P. Deffieux conclut son texte en affirmant qu'« il est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit, qu'une métaphore délirante oriente la vie, les pensées, les actes et les liens d'un sujet aux autres, à bas bruit, sans que cela n'apparaisse à quiconque comme pathologique »¹⁵. La carte postale « étincelle de vie » que B., artiste fabrique n'est-elle pas un *CMB* ?

La triple externalité

J.-A. Miller¹⁶ souligne qu'il est souvent question dans la psychose ordinaire d'intensité, de plus ou de moins et de chercher « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet »¹⁷.

Au niveau de l'externalité sociale, nous pouvons retenir le lien social minimum de ce sujet. Il arrête ses études, puis passe son bac brillamment en candidat libre. B. ne peut s'engager dans une relation amoureuse préférant les aventures et nouant des relations superficielles et éphémères dans le milieu homosexuel. Au niveau de son travail, il travaille tout seul, parfois trop lorsqu'il est confronté à une rupture amoureuse ou bien plaque tout, est au RMI, proche de l'errance. J.-P. Deffieux repère aussi une familiarité immédiate qui l'interroge et qui contraste avec l'éducation de son patient.

Concernant l'externalité corporelle, d'une part, B. présente une maigreur alors que durant toute sa jeunesse, il a pris soin de son corps, a été champion de natation à l'adolescence. Et en 1990, il perd douze kilos en trois semaines. Il ne peut donner sens à cet amaigrissement brutal, pas plus que les médecins consultés. Mais surtout, il fait part d'un souvenir « auquel il ne pense jamais » et dont il s'est souvenu lors de la rupture avec le premier homme. À huit ans, en allant à un entraînement de natation, un homme a proposé de l'emmener à vélo et B. a accepté. Cet homme l'a entraîné dans un bois, l'a frappé avec un bâton sur tout le corps, a sorti un couteau et a voulu lui couper le sexe. B. a réussi à s'échapper. Il raconte l'épisode à

¹³ *Ibid.*, p. 18.

¹⁴ Avdelidi D., *La psychose ordinaire*, *op. cit.*, p. 226.

¹⁵ Deffieux J.-P., « Un cas pas si rare », *op. cit.*, p. 19.

¹⁶ Cf. Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 45-47.

¹⁷ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 558.

son père qui ne le croit pas. Il dit de cette bastonnade : « Je ne sais pas du tout si j'ai eu mal », soit un laisser-tomber du corps et une perte du sentiment de la vie, ce qui n'est pas sans rappeler la raclée de Joyce. B. voit un enfant battu sans Autre, puis se dit que cet enfant, c'est lui. Le fait qu'il ne sache pas s'il a eu mal – phénomène élémentaire selon J.-A. Miller – pourrait être perçu aussi du côté d'une externalité subjective. Lui qui est héritier d'une grande famille, peu à peu se met à une place de déchet, ne peut plus apprendre ; ce qui contraste avec la brillance de ses études à d'autres moments et sa grande capacité à travailler.

Ce cas démontre comment un nouage systématique peut tenir sans l'appui du Nom-du-Père. J.-A. Miller va plus loin en indiquant que le point de capiton a deux formes principales : le Nom-du-Père et le symptôme qu'il fait équivaloir. C'est par rapport à ce cas qu'il utilise pour la première fois le terme de débranchement de l'Autre (de l'injonction paternelle et de l'autre sexe) pour qualifier le pseudo-déclenchement de B.